Document généré le 14 juil. 2025 07:26

Frontières

FRONTIÈRES

Le Temple de l'Honneur
Rituels et deuils dans le désert au Festival *Burning Man*

François Gauthier

Volume 17, numéro 1, automne 2004

Au péril de l'accompagnement

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1073613ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1073613ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)
1916-0976 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Gauthier, F. (2004). Le Temple de l'Honneur : rituels et deuils dans le désert au Festival *Burning Man*. *Frontières*, *17*(1), 87–90. https://doi.org/10.7202/1073613ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

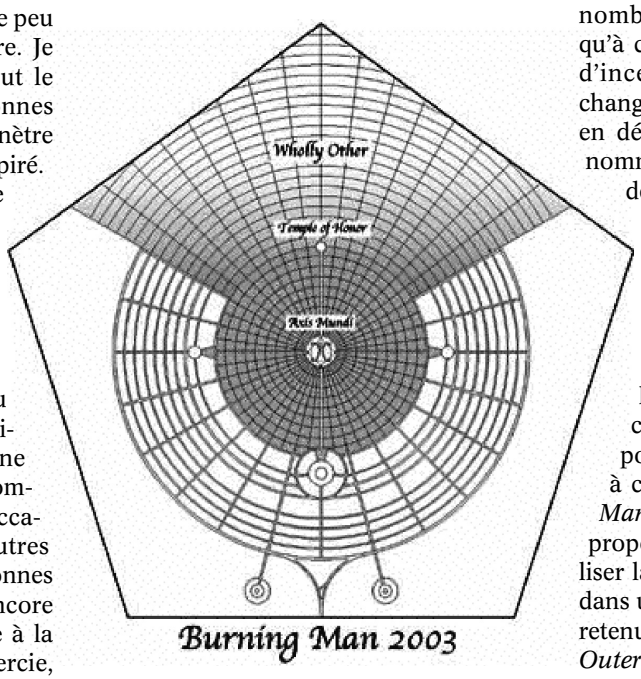
LE TEMPLE DE L'HONNEUR

Rituels et deuils dans le désert au Festival *Burning Man*

François Gauthier,
étudiant-chercheur au doctorat,
Département des sciences des religions, UQAM.

Le soleil d'après-midi de fin d'été, dans le désert, agite des mirages. Les perspectives se confondent et la rangée de collines qui cernent l'horizon ressemblent à des décors de cinéma érigés contre le vide. Le vent bourdonne incessamment dans les tympans et les yeux clignent dans la poussière alcaline qui tourbillonne dans le mouvement des airs. Aux confins de la cité éphémère de Black Rock, dans l'embouchure de cet espace baptisé le « Tout-Autre » (*Wholly Other*), j'approche du Temple de l'Honneur dont la silhouette se dessine peu à peu dans la poussière et la lumière. Je dépose mon vélo rouillé, comme tout le monde, à quelques mètres des colonnes de l'édifice fraîchement terminé et pénètre sous sa structure, comme si j'y étais aspiré. J'y rejoins ainsi quelques dizaines de *Burners*, réfugiés dans l'étonnante fraîcheur de son ombre. Malgré une construction ouverte à tous les orients, le vent semble refuser de s'y engouffrer, et l'oasis de calme, d'ombre et de recueillement que j'y trouve alors contraste fortement avec l'intensité du désert. Une femme accompagne à la guitare des chansons qu'elle entonne d'une voix claire et qu'elle semble avoir composées tout particulièrement pour l'occasion. Certains écoutent, émus ; d'autres parlent à voix basse ; quelques personnes dansent, tout en douceur ; d'autres encore se recueillent ou pleurent. La femme à la guitare termine son récital. On la remercie, tandis qu'une autre femme s'approche et lui offre une carte postale avant de s'en retourner.

Le Temple élève ses colonnes et ses spires à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Des tapisseries aux motifs orientaux élaborés ornent sa construction de bois et de carton dur. Les gens y inscrivent pensées, messages et prières à l'intention de proches (parents, enfants, amis, amants, amours…) suicidés, disparus, décédés ou perdus. Certains y collent photos, fleurs, pierres et souvenirs, allant jusqu'à nicher de véritables petits autels dans les replis du Temple.



LE FESTIVAL *BURNING MAN*

En 1985, Larry Harvey et Jerry James, respectivement travailleurs en entretien paysager et en construction, entraînèrent quelques amis sur la plage de Baker Beach, près de San Francisco, afin de brûler, pour aucune raison précise, une effigie humaine de bois de deux mètres et demi. Une fois la figure embrasée par les flammes, plusieurs inconnus se joignirent au groupe et tous se mirent spontanément à danser et à chanter. En entrevue, Harvey dit avoir compris à ce moment qu'il assistait à la création d'une communauté.

Voilà pour l'hagiographie. L'expérience fut renouvelée à chaque année, avec un nombre croissant de participants, jusqu'à ce que des démêlés avec les services d'incendies (!) rendent nécessaire un changement de lieu. Un lac asséché, mué en désert alcalin entouré de montagnes, nommé Black Rock Desert, situé à plus de deux heures de la ville de Reno, au Nevada, et à neuf heures de San Francisco, fut alors choisi comme terre d'accueil pour la tenue de cet étrange événement. En 2001, la cité temporaire atteignit le seuil des 30 000 participants, tandis que l'organisation gérait efficacement une crise rendue inévitable en raison de la popularité de l'événement, parvenant à conserver intact « l'esprit de *Burning Man* ». En 1997, l'organisation décida de proposer un thème annuel afin de canaliser la créativité, pour une part au moins, dans un certain sens commun. Les thèmes retenus à ce jour furent *Fertility*, *Time*, *Hell*, *Outer Space*, *The Body*, *Floating World* et

Beyond Belief. Ce dernier thème, qui couronnait l'événement auquel j'ai pu assister, est à prendre au sens religieux « d'au-delà de la croyance » et cristallise, selon Larry Harvey, l'essence de ce qu'est *Burning Man*. Suivant ce sommet symbolique, le thème annoncé pour 2004 est *Vault of Heaven*.

Durant une semaine, la cité temporaire et autonome de Black Rock devient la troisième ville en importance de l'État. Les participants paient des frais à l'entrée (le coût du billet – autour de 200 dollars en moyenne – couvre les coûts d'organisation et le financement de certains projets artistiques tel le Temple de l'Honneur), mais l'événement comme tel se déroule entièrement sans échange d'argent : on y privilégie non pas le troc mais une économie du don qui n'est pas sans parenté avec l'idéal-type sociétal qui se dessine dans l'essai magistral de Marcel Mauss. Les participants, le plus souvent rassemblés en « campements thématiques » (*Theme Camps*), ont l'obligation d'être autonomes quant à leur hydratation, leur nourriture, leur habitation, etc. L'organisation assure un minimum de services hygiéniques sous forme de toilettes sèches, et outre la glace vendue au profit d'une école d'un village situé à proximité, on ne peut rien se procurer sur place – à part, bien sûr, ce que les autres participants ont à offrir. De façon plus ou moins anarchique – certains préféreraient dire : « organique » – s'organise ainsi une véritable ville, avec son aéroport, son bureau de poste, ses journaux (rédigés et publiés sur place), sa multitude de bars et de clubs, ses centres de yoga, de *chanting* et de méditation, son restaurant végétarien avec « service au volant »… de bicyclette, ses ranchs gais, ses strip-teases, ses réparateurs de vélos, sa patinoire de hockey sur roues, ses tireurs de tarot, son pasteur le révérend Billy et son « Église d'Arrêter de Consommer » (*Church of Stop Shopping*), ses confessionnaux tenus par des *drags queens* ou des personnificateurs d'Elvis… Une liste serait aussi impossible à dresser que le serait l'imaginaire et la créativité des participants qui, on l'aura deviné, investissent parfois des sommes et des énergies folles dans leur entreprise de « créativité et d'expression radicale », selon un des leitmotivs de l'événement.

La figure gigantesque du *Man*, construite de bois et de néons (afin d'être bien visible la nuit), fait près de vingt mètres de haut, et est elle-même juchée sur une structure de base de la même hauteur (une ziggourat, par exemple, en 2003). Officiellement placé à l'*axis mundi* de cette communauté temporaire (voir le plan de la cité), le *Man* est le véritable centre spatial et symbolique de la cité et condense à lui seul toutes les métaphores et les interprétations que les participants donnent à l'événement et à leur expérience. Le festival culmine le samedi soir, alors que la figure est brûlée lors d'un rituel sacrificiel d'une rare énergie. En 2003, la quasi-totalité des participants avait alors convergé vers le *Man*, au centre de la *Playa*, autour de laquelle s'organisait la cité proprement dite. La foule des *Burners* s'animait, dans une frénésie de cirque, de feux, de danses, de cris, de costumes et de marionnettes géantes, tandis que des cracheurs de feux et des percussionnistes la tenait à distance du *Man* voué aux flammes. Puis, ses bras s'élevaient, annonçant le coup d'envoi des feux d'artifice qui allaient incendier la structure. Le brasier créé était d'une intensité telle que de petites tornades s'en détachaient pour aller s'éteindre dans la foule, dessinant un paysage digne des meilleurs effets cinématographiques. Dans un mouvement spontané, échauffée dans une effervescence on ne peut plus durkheimienne, la foule s'était alors mise à tournoyer autour du sacrifice accompli, formant une masse compacte qui se rapprochait sans cesse du foyer. Certains s'étaient carrément rués dans les braises. Cette nuit-là, une multitude d'autres œuvres, plus ou moins monumentales, furent consumées par les flammes, çà et là sur la *Playa*.

LE TEMPLE DE L'HONNEUR

Depuis 2000, le festival incorpore une œuvre, sous forme de temple, de l'artiste san-franciscain David Best. La première incarnation, plus modeste, portait le nom de Temple de l'Esprit (*Temple of Mind*) et se voulait un endroit où « les pèlerins [pouvaient] confronter les démons de leur propre esprit afin de faire partie d'un esprit plus grand[1] ». L'année suivante, David Best a dirigé la construction du Temple des Pleurs (*Temple of Tears*), voué cette fois à la mémoire des suicidés. Les gens ayant perdu de la sorte des amis ou des parents étaient invités à venir laisser des mots ou d'autres offrandes sur l'autel central (le reste du temple étant ouvert à toute autre inscription ou offrande). En 2002, une petite armée de bénévoles ont érigé, sous sa direction toujours, le Temple de la Joie (*Temple of Joy*). Ce dernier, expliquait Best, était une invitation à réfléchir sur le don : en remerciement pour les dons acceptés, mais aussi pour réfléchir aux dons refusés et aux opportunités manquées. Si la joie provient du sentiment d'être en paix avec soi et les autres, expliquait-il toujours, le remords causé par le refus d'un don ou la conscience d'une chance loupée peut en miner l'effusion. Ainsi, si « le temple en lui-même ne peut rien effacer », il peut par contre servir de véhicule pour la prise de conscience et l'expression d'un acte de grâce ou d'un remords ; ce qui libère le cœur et l'esprit et par le fait même peut entraîner la joie. En 2003 enfin, le quatrième temple, imposant, fut celui de l'Honneur (*Temple of Honor*), un lieu devant servir à honorer les êtres chers ainsi que, plus globalement, « la Terre, les ancêtres et les communautés ». Le temple se voulait aussi un espace pour confronter et exprimer le déshonneur ressenti face à soi, à ses idéaux et aux autres, un lieu pour objectiver ce sentiment et le laisser aller. Les inscriptions et les offrandes faites au temple témoignaient pourtant d'un spectre beaucoup plus vaste des émotions humaines et parlaient beaucoup de sentiments relatifs à la perte. S'y trouvaient affichées entre autres, plus ou moins en évidence, d'émouvantes lettres d'amour, des témoignages à la mémoire de quelqu'un, et ces mots d'un fils à son père s'excusant d'avoir été un piètre fils – des inscriptions adressées à des personnes apparemment mortes ou, à tout le moins, absentes.

Les lieux du temple étaient aussi le théâtre de nombreux autres événements, rencontres et rituels, et la socialité y était en toute heure du jour et de la nuit particulière. Au lever et au coucher du soleil, tout spécialement, le temple accueillait des mariages : des cérémonies bricolées mais hautement créatives et efficaces, qui maniaient fort habilement un vaste ensemble de symboles et puisaient à même le vif des subjectivités des acteurs (par contraste avec la conformité des rituels institués, même « réinventés » ou adaptés).

La charge symbolique du temple est décuplée par l'éphémérité de son existence en tant que chose au sein de cette communauté temporaire. C'est par ailleurs ce que souligne avec force la consomption du temple par les flammes le lendemain du grand feu du *Man*, le dimanche soir. La visée, ici aussi, est sacrificielle et en quelque sorte purificatoire : les endeuillés y laissent aller quelque chose, à signification personnelle. Seulement, l'atmosphère qui règne lorsque brûle le temple est aux antipodes de la frénésie carnavalesque et festive du sacrifice du *Man*. Une foule moins nombreuse se présente tout d'abord aux confins de la *Playa* pour y assister. Les tambours et les danses frénétiques laissent place au silence, ou encore à des rythmes et des mouvements beaucoup plus lents et intérieurs. On y entend des gens réciter des mantras. L'atmosphère est solennelle, voire recueillie, et nombre de participants pleurent ou se serrent les uns les autres. C'est cette étendue du spectre des émotions et des socialités, du festif le plus sauvage au recueillement le plus profond, qui fait de *Burning Man* un événement extraordinaire. C'est ainsi un espace de ritualité, de rencontre, d'expérimentation, de création et de jeu qui, sur une période d'une semaine

Photo : Zahra Zibā Kazémi © Stephan Hachemi

Sur la route, Afghanistan

et dans des conditions aussi extrêmes que celles du désert, déstructure le sujet et le transforme sans l'anéantir[2].

SENS ET COMMUNAUTÉ

Mais que signifient ces rituels et ces symboles consumés en plein désert ? Ce qui pouvait sembler au départ n'être qu'un avatar extravagant de l'hédonisme de notre époque, superficiel et sans conséquence, se révèle au bout du compte participer d'une dimension humaine déroutante par son éclectisme mais saisissante par sa profondeur. Pour les participants, *Burning Man* est effectivement le lieu de toutes les expériences en condensé et un haut lieu de symbolisation et de libération personnelle.

Les interprétations de ce phénomène varient. On a pu voir là un « pèlerinage dans le désert » sous forme de « rituel de transformation » (Gilmore 2004), un « rituel sans dogme » (Kozinets 1999), un « événement anti-marché » au pouvoir émancipateur (Kozinets 2002), un « rituel de jeu » (Hockett, s.d.), la création d'un espace sacré (Pike, 2000), ou encore un rituel « néo-païen » partageant un certain nombre de caractéristiques avec les fêtes techno[3] (Kozinets et Sherry, 2003). Pour les organisateurs (qui savent que la portée de leur interprétation est limitée dans les faits), *Burning Man* n'est pas un événement païen, ni une sorte de Woodstock contemporain, ni un festival hippie, ni un événement fondé sur le culte Wicca, ni une fête anarchiste aux allures apocalyptiques. Plutôt, *Burning Man* serait une « expérimentation annuelle de communauté temporaire dévouée à l'expression personnelle et l'indépendance radicale ». Dans un texte publié sur le site internet de *Burning Man*, le fondateur de l'événement, Larry Harvey, juge les pistes interprétatives suivantes « intéressantes » pour comprendre de quoi il retourne : ainsi, *Burning Man* est un phénomène populiste et une communauté structurée à la manière d'internet, horizontale et en réseaux ; c'est aussi un laboratoire d'expérimentation sociale, une alternative à la culture de masse et à l'économie de marché fondée sur la consommation ; c'est encore la promotion d'une économie non consumériste fondée sur le don, et dont la signification, en somme, excède l'événement lui-même.

Très certainement, *Burning Man* (et le Temple de l'Honneur qui y participe) est un phénomène polysémique. On peut même avancer que l'efficacité de l'événement est rendu possible par le fait de cette polysémie, de cette ouverture du sens. Ainsi, la figure du *Man* n'est pas définie par les organisateurs. Les participants y vont tous de leur propre interprétation quant à la signification du *Man*. Plus, ils ne réclament leur interprétation que pour eux-mêmes, expliquant du même souffle que le *Man* représente cette expérience, mais qu'elle est différente pour tous. En fait, disent-ils implicitement, le sens de *Burning Man* doit demeurer ouvert, polysémique, pour qu'il y ait sens. La suggestion, d'une perspective religieuse est, avouons-le, pour le moins intéressante.

Nombre de commentateurs de l'art contemporain ont noté la tendance qui consiste à sortir d'un acte créatif qui se donne pour finalité une œuvre-objet au profit d'un acte créatif ayant pour but d'ouvrir un espace de socialité, de créer les conditions de possibilité d'une communauté, d'une expérience vive, d'une rencontre. Le festival *Burning Man* en entier répond à ce paradigme esthétique, tout comme le Temple de l'Honneur et plusieurs autres œuvres vivantes (événements) ou statiques (œuvres) qui y sont présentées. Ce fait en lui-même, au sein

d'une culture décrite comme étant de plus en plus individualiste, est certainement notable. Est notable aussi la manière dont s'articulent les conditions de possibilité de cette communauté : les sociétés qui ont précédé, modernes ou traditionnelles, se rassemblaient autour d'un Sens donné, que ce soit le dogme chrétien ou l'eschatologie futuriste et techniciste moderne[4], par exemple. Ici, dans les marges floues des sociétés capitalistes contemporaines, c'est plutôt le « sens multiple[5] » ou, mieux encore, le sens ouvert qui permet la communauté – et, par le fait même, l'efficacité symbolique et rituelle. C'est cette ouverture du sens qui permet le sens, par le fait qu'elle laisse au sujet la possibilité d'inscrire le particulier de son vécu (son deuil, notamment), tout en assurant une reconnaissance sociale de cette subjectivité et de son contenu par ses pairs. Accréditée auparavant par une figure d'autorité représentant la norme du groupe (les Pères), la reconnaissance sous sa modalité contemporaine s'effectue horizontalement, pourrait-on dire, d'une manière « acéphale », sans tête[6].

Ainsi, on ne peut parler du Temple de l'Honneur sans parler plus largement du Festival *Burning Man*. C'est la mise en scène pèlerine de ce rituel sacrificiel annuel qui permet les rituels publics ou plus intimes du Temple en créant de manière éphémère et intense un espace liminal et polysémique, un espace « sacré » qui contraste autant que possible avec la « civilisation ». Un contraste vivifiant, comme en témoigne le sentiment de libération que procure l'oubli du portefeuille et du trousseau de clef durant une semaine…

L'analytique de la « quête de sens » est de plus en plus souvent avancée pour rendre compte de certains phénomènes contemporains qui mettent en scène de manière plus ou moins symbolique la mort, cette ultime limite anthropologique. Lorsque interrogés, les *Burners* trouvent effectivement l'expression juste pour qualifier ce qui motive leur expérience. Ce qui se joue là, essentiellement, n'est ni plus ni moins que la recomposition du religieux sur des modes qui divergent parfois assez de ces nébuleuses ésotérico-mystiques, de ces religiosités sectaires et du phénomène Nouvel-Âge, souvent analysés par les sociologues. C'est au désir de création de nouvelles institutions, de nouveaux espaces signifiants et de nouveaux récits que l'on assiste au travers des dévotions, des chants, des prières et des pleurs que recueille le Temple de l'Honneur. Dans une société de consommation qui détermine jusqu'à la structure des quêtes de sens[7], c'est bien à un « besoin » de religion – et donc de rituels, de récits et de transgressions – que répond cette cité éphémère érigée en plein désert. Un besoin que ne parviennent de toute évidence pas à combler les symboles mis en marché par la société de consommation, les Églises et les entreprises de pompes funèbres. Il y a de ces expériences fondamentalement humaines qui demeurent comme en excès de la parole ordinaire et qui nécessitent une expression rituelle et symbolique. Les sentiments de perte, de deuil et de culpabilité qui trouvent à se dire sous les colonnes du Temple de l'Honneur sont de celles-là.

Bibliographie

BURNING MAN, site Internet : http://www.burningman.com.

ELLUL, Jacques (1958). « Mythes modernes », *Diogène*, nº 23, p. 29-49.

GAILLOT, Michel (1998). *Sens multiple. La techno un laboratoire artistique et politique du présent*, Paris, Dis Voir.

GAUTHIER, François et Guy MÉNARD (dir.) (2001). « Technoritualités : religiosité rave », *Religiologiques*, nº 24, automne.

GAUTHIER, François (2003). « Rapturous ruptures. The "instituant" religious experience of rave », dans Graham ST. JOHN (dir.), *Rave Culture and Religion*, Londres et New York, Routledge, p. 65-84.

GILMORE, Lee (hiver 2004). « Fires of the Heart : Ritual, Pilgrimage, and Transformation at the Burning Man Festival ». À paraître, copie d'auteur.

HOCKETT, Jeremy. *Burning Man and the Ritual Aspects of Play*. Document électronique accessible au http://www.unm.edu/~hockettj/Play.htm. Consulté en juillet 2004.

HOCKETT, Jeremy. *Ethnography of a Burning Man Participant : Theories and Methods of Folklore Study.* Document électronique accessible au http://www.unm.edu/~hockettj/Ethnography.htm. Consulté en juillet 2004.

HOCKETT, Jeremy. *Men of Fire : Three Burning Questions of Rebirth and Renewal, Questions of Authenticity.* Document électronique accessible au http://www.unm.edu/~hockettj/MenofFire.html. Consulté en juillet 2004.

HOCKETT, Jeremy. *From Strange, to Weird, to (W)Hol(l)y Other : Conceptualizing Burningman as a New Religious Movement.* Document électronique accessible au http://www.unm.edu/~hockettj/New%20Religious%20Movement.htm. Consulté en juillet 2004.

KOZINETS, Robert (1999). *Ritual Without Dogma : Liberating, Purifying, and Primalizing Consumption at The Burning Man Project*. Document électronique accessible au http://www.kellogg.nwu.edu/faculty/kozinets/htm/Research/BurningMan/ritual.htm. Consulté en juillet 2004.

KOZINETS, Robert (2002). « Can Consumers Escape the Market ? : Emancipatory Illuminations from Burning Man », dans *Journal of Consumer Research*, 29, juin. Document électronique accessible au http://www.journals.uchicago.edu/JCR/journal/issues/v29n1/290102/290102.html. Consulté en juillet 2004.

KOZINETS, Robert et John SHERRY Jr. (2003). « Dancing on common ground. Exploring the sacred at Burning Man », dans Graham ST. JOHN (dir.), *Rave Culture and Religion*, Londres et New York, Routledge, p. 287-303.

LEMIEUX, Raymond (1996). « Notes sur la recomposition du champ religieux » dans SR 24, 1, Corporation Canadienne des Sciences Religieuses, p. 61-86.

LEMIEUX, Raymond (1999). « Sécularités religieuses. Syndromes de la vie ordinaire », dans Micheline MILOT (dir.), « *Religions et sociétés… après le désenchantement du monde* », *Cahiers de recherche sociologique 33*, 1999, p. 19-49.

LEMIEUX, Raymond (2002). « Bricolages et itinéraires de sens » dans Robert HURLEY et François NAULT (dir.), « *Fragmentation et reconstruction* », *Religiologiques*, nº 26 (automne 2002), p. 11-34.

MÉNARD, Guy et Christian MICQUEL (1988). *Les ruses de la technique*, Montréal, Boréal / Paris, Méridiens-Klinsieck.

PIKE, Sarah M. (2000). « Desert Goddesses and Apocalyptic Art : Making Sacred Space at the Burning Man Festival » dans Eric Michael MAZUR et Kate MCCARTHY (dir.), *God in the Details : American Religion in Popular Culture*, New York, Routledge.

WRAY, Matt (1995). « Burning Man and the Rituals of Capitalism » dans *Bad Subjects* 21, septembre. Document électronique accessible au http://eserver.org/bs/21/wray.html. Consulté en juillet 2004.

Notes

1. Cueilli sur Internet au http://www.burningman.com/whatisburningman/2000/00_art_playa.html le 20 juillet 2004. Le site Internet de *Burning Man* (www.burningman.com) est très complet et contient une mine de renseignements. On y trouve des archives détaillées pour chaque année, des conseils pratiques pour les participants, des théorisations sur l'événement ainsi qu'une galerie d'images impressionnante.
2. Pour une analyse similaire de l'expérience des fêtes techno, voir Gauthier, 2003.
3. Sur les fêtes techno dans une perspective rituelle, festive et religieuse, voir notamment Gauthier et Ménard (dir.), 2001.
4. Sur cette religiosité moderne, voir notamment Ménard et Micquel, 1988, ainsi que les travaux de Jacques Ellul, dont son court mais excellent article « Mythes modernes » (Ellul, 1958).
5. Selon l'expression du philosophe et critique d'art Michel Gaillot (1998) au sujet des rassemblements qui s'organisent autour de la musique techno.
6. On le voit, il en va de conséquences au niveau politique.
7. Sur ce, voir notamment les travaux de Raymond Lemieux cités en bibliographie.